

Jakarta

LA VILLE



LA VILLE



24 HEURES

DANS LE KAMPUNG DE LA
FAMILLE SUKARNO

PORTRAITS DE JAKARTAIS

LES GENS



▶ LES AVENTURES DES
TV5 A JAKARTA

▶ MUSIQUE
TRADITIONNELLE

▶ ENVOYEZ UN
CARTE POSTALE
A VOS AMIS

SELECTIONNEZ UN
PARCOURS POUR
COMMENCER

MÉDIATHÈQUE

RESSOURCES

LES PLUS

CRÉDITS

PARTENAIRES

CONTACT

TV5MONDE

Portraits

La famille Lawalata



au service de Jalan Jaksa

Le quartier ou les routards sont rois. Quand on se promène aux côtés de Boy Lawalata dans le quartier de Jalan Jaksa – une rue principale dans laquelle débouchent quelques ruelles -, on s'aperçoit vite qu'il n'est un inconnu pour personne. D'une part, il est le propriétaire de la Wisma Delima, la pension la plus ancienne du coin, tenue auparavant son père. D'autre part, et toujours sur les traces de papa, il occupe les fonctions de coordinateur du quartier. « Je suis en fait un médiateur entre tous ceux qui font des affaires ici et l'office du tourisme de Jakarta », précise-t-il. Les affaires à Jalan Jaksa tournent exclusivement autour de l'hospitalité. Depuis la fin des années 60 en effet, Jalan Jaksa s'est spécialisé dans l'accueil des routards du monde entier, proposant le gîte à des sommes défiant toute concurrence. L'histoire commence avec le père de Boy, Nathanaël, 90 printemps et cinq langues à son actif, et dont personne n'imaginait et surtout pas lui, qu'il finirait sa carrière derrière un comptoir d'hôtel : « J'ai d'abord été chef du bureau des Nations-Unies en Indonésie, raconte-t-il, puis j'ai travaillé pour une internationale du pétrole. J'avais passé un an aux Etats-Unis, je parlais couramment plusieurs langues étrangères alors, quand l'Association internationale de la jeunesse est venue en Indonésie pour y trouver des infrastructures adéquates, ils ont fait appel à moi ». Si Jakarta n'est pas à l'époque une destination touristique très prisée, c'est ici cependant que les amateurs de Bali et de Borobudur transigent quelques nuits, au début ou à la fin de leur voyage. Nathanaël installe donc sa pension de famille à Jalan Jaksa, bientôt suivi par d'autres confrères. La rue n'est alors qu'un immense dortoir où, pour 200 roupies par personne et par nuit, les routards cherchent à trouver quelques heures de sommeil avant de reprendre l'avion. Peu à peu, Nathanaël prend en main les destinées du quartier et, comprenant que son intérêt dépend aussi du confort des touristes, il décide ses collègues à offrir de nouveaux services : bars, restaurants, concerts commencent à voir le jour. Le succès n'a pas tardé. Avant les crises économiques et financières de la fin des années 90, ce sont quelque 6 000 touristes qui posaient leurs bagages à Jalan Jaksa. Depuis ils ne sont plus que 2 à 3 000, Français, Hollandais, Allemands et Suédois mais Boy constate avec plaisir que les familles sont de plus en plus nombreuses, preuve que la situation s'est beaucoup améliorée. Les prix ont été revus à la hausse – il faut compter 30 000 roupies pour une chambre double sans climatisation -, mais grâce à l'association de Boy Lawalata, ils ont été uniformisés dans toutes les pensions du quartier. Aujourd'hui, Boy a deux objectifs : faire tout son possible pour que les touristes restent plus longtemps à Jakarta, et décider son fils aîné à prendre la relève. Qui sait si Jalan Jaksa, après trois générations ayant présidé à sa destinée, ne deviendra pas Jalan Lawalata, le quartier où tous les routards sont des rois !

Uli Herdinansiah



maître de cérémonie

La chanson française dans un caddie.

Uli Herdinansiah, animateur vedette de la radio Hard rock FM, parle très peu le français. Et pourtant, depuis le 6 avril dernier, tous les samedis entre 15 et 16 heures, il présente l'émission qui promeut le plus d'artistes français à Jakarta. Le tout en direct du grand centre commercial Festival, dont l'un des huit hypermarchés Carrefour que compte la capitale est la tête de pont. Le principe de l'émission, qui se déroule entièrement en indonésien, est simple : Uli reçoit chaque semaine un invité vedette pour un show d'une heure. Pendant l'interview, le public est invité à participer à un grand jeu. Revêtus d'un tablier de cuisine, les candidats, caddie en main, doivent courir dans les allées de l'hypermarché à la recherche de produits français, qu'il sont censés rapporter en un temps record et pour une somme donnée. Il faut bien avouer qu'au retour des caddies, la gastronomie française en prend un sacré coup : mayonnaise en tube, haricots verts en conserve et confiture de fraise sont souvent les seules vedettes de ces courses-poursuites et pour rire. Qu'importe, chaque semaine, les trois premiers repartent avec les derniers succès d'Henri Salvador, de Manu Chao ou d'Alizée, de quoi, à défaut du ventre, faire du bien aux oreilles. Dans le même temps, chaque client de Carrefour qui passe en caisse, une cassette de musique française dans son panier, participe à un grand tirage au sort. Le gagnant s'envolera pour Paris avec la personne de son choix et la perspective d'un dîner à la Tour Eiffel en compagnie d'Anggun, la plus indonésienne des chanteuse française ! Résultat des courses : depuis le début du jeu, Carrefour a vendu plus de 3 000 cassettes de musique française. Ce qui n'est pas pour déplaire à Marc Piton, attaché audiovisuel de l'ambassade de France à Jakarta. C'est en effet lui l'inventeur de ce concept étonnant qui, sans aucun doute, devrait rapidement être copié - sans bien sûr être égalé - dans le reste du monde. En attendant, tous les partenaires de cette opération - Carrefour, l'ambassade de France, Hard rock FM, Air France - et tous les participants, semblent d'accord de renouveler l'opération l'année prochaine. Même le maître de cérémonie Uli y trouve son compte : y a-t-il plus agréable façon de réviser son français !

Kemas Saïd



propriétaire d'une île

La retraite d'un colonel.

Kemas Saïd est un homme heureux. Ce natif de Sumatra, retraité depuis quelques mois, passe en effet ses journées entre son golf et sa piscine, installés sur l'île de Bira Besar, située au large de Jakarta, et dont il est le propriétaire depuis 1992. Un petit paradis que Kemas Saïd accepte généreusement de partager... avec tous ceux qui en ont les moyens ! Bira Besar est en effet l'une des quelques îles de l'ensemble de Pulau Seribu, ou Mille Îles, exploitées à des fins touristiques. 45 bungalows y ont été construits à l'ombre des cocotiers et 150 personnes peuvent y passer week-end ou vacances, loin du tumulte de la ville. Ces îles tropicales, dont les plus éloignées sont situées à deux heures de bateau de la marina d'Ancol (au nord de Jakarta) sont en effet une destination prisée par les Jakartanais fortunés et les touristes Coréens ou Japonais. A Bira Besar, ces derniers ont remplacé - crise économique oblige - les cadres de Petromina, le magnat du pétrole indonésien, qui ne manquaient pas une occasion de s'y réunir autour des neuf trous du golf pour quelque séminaire de motivation. Kemas Saïd était sans doute le plus motivé de tous, ou le meilleur au golf. Ancien assistant du Directeur général de Petromina, il a pris la tête de l'association Pulau Seribu Paradise, placée sous contrôle du gouvernement de Jakarta, et qui aujourd'hui exploite une dizaine d'îles. « Avant, cinq familles vivaient ici. Aujourd'hui nous sommes 65 à y travailler », explique monsieur Saïd. Mais Bira Besar n'est qu'un début. Le gouvernement, ayant bien compris son avantage à exploiter ces petits bouts de terre posés au milieu du lagon, a le projet de favoriser le plus possible leur vocation touristique. Et bientôt ce seront plus de cinquante îles qui verront débarquer leur flot de candidats au farniente ou à la découverte des fonds marins. A n'en pas douter, Kemas Saïd ne sera jamais bien loin. Pourtant, il n'a rien d'un Robinson Crusoë. Le physique en moins, c'est plutôt du côté de James Bond qu'il faudrait l'apparenter. Avant de travailler dans le pétrole, Kemas Saïd était colonel dans l'armée indonésienne. Spécialité : l'espionnage. Beaucoup moins médiatique que son lointain cousin britannique, Kemas Saïd n'est cependant pas jaloux. A soixante ans passés, il continue, lui, de siroter quelques cocktails paradisiaques dans un décor qui ne l'est pas moins. Et ça, c'est pas du cinéma.

Dra. Sulastri



directrice du Labschool

Un modèle d'école.

Si la crise économique a touché de plein fouet le système éducatif – le taux de scolarité qui avait augmenté de 90% pour les enfants de 7 à 12 ans a considérablement chuté depuis 1997 -, l'Indonésie n'en a pas pour autant abandonné ses efforts en la matière. Loin s'en faut ! Pour preuve les innovations pédagogiques mises en place au Labschool depuis 1975, une école dirigée par Dra. Sulastri. 987 élèves, du primaire au lycée en passant par le collège, fréquentent l'établissement. Contrairement à la quasi totalité des écoles publiques indonésiennes, les cours ont lieu du lundi au vendredi (les autres sont aussi ouvertes le samedi), de 7 heures à 11 heures du matin et jusqu'à 14 heures pour les lycéens. Pas moins de onze matières sont enseignées aux plus jeunes, c'est-à-dire dès six ans : indonésien, anglais, mathématiques, histoire de la fondation du pays et instruction civique, sciences, biologie, physique, chimie, géographie, histoire, économie. La religion y a aussi sa place, et comme la clientèle de l'école se veut le reflet de la population du pays, on y apprend aussi bien à devenir un bon musulman, qu'un bon chrétien ou un bon hindouiste. « C'est surtout notre approche pédagogique qui nous vaut le titre d'école modèle, explique Dra. Sulastri. Ici, les cours ne se suivent pas d'heure en heure. Tout est prétexte à mélanger les matières. On apprend les mathématiques en anglais et, en soignant les plantes de la serre, nos élèves travaillent aussi leur géographie ». Il faut avouer que le Labschool, dont les innovations pédagogiques ont pu voir le jour grâce à l'aide de la Banque mondiale, a des moyens qui feraient pâlir de jalousie un bon nombre d'établissements situés beaucoup plus au nord de la planisphère. Salles de classe, cours de récréation, laboratoire de chimie ou serre grandeur nature... les élèves de Dra. Sulastri n'ont gère le temps de s'ennuyer. Chaque famille débourse chaque mois 75000 roupies (environ 10 euros) par enfant pour bénéficier de cet enseignement où le qualitatif a la primeur (ils sont quand même 40 par classe !). Une somme plutôt rondelette quand le salaire moyen d'un fonctionnaire ne dépasse que rarement 50 euros. Mais à entendre le nombre de parents qui souhaiteraient voir leur progéniture intégrer le Labschool, on imagine que les résultats sont à la hauteur des moyens, et on se prend à rêver, pour tout les autres, que ce modèle fasse école.

Garin Nugruho



cinéaste

Le cinéma au service de l'environnement.

Né en 1961 à Jogjakarta, diplômé de la Jakarta Arts Institute, Garin Nugruho est l'un des rares metteurs en scène indonésiens à ne pas être totalement inconnu des cinéphiles francophones. Son long métrage Fenêtre sur l'oreiller a été unanimement salué par la critique après sa projection en 1998 au Festival de Cannes, dans la collection Un certain regard. En juin dernier, le tout Jakarta assistait à la première de son dernier film, au titre tout aussi poétique, La lune derrière la branche, mais dont le propos se révèle beaucoup plus optimiste. Fenêtre sur l'oreiller, tourné en pleine crise financière et sociale, dénonçait sans détours l'enfance meurtrie en Indonésie. La prise de risques artistique, morale et politique du cinéaste s'était alors avérée exemplaire. Avec La lune derrière la branche, les fidèles de Nugruho s'étonneront peut-être de la moindre cruauté de son nouveau sujet : la protection de l'environnement. Il est peut-être simplement le signe que l'Indonésie commence à digérer ses années noires et à se préoccuper de questions qui, tout en étant cruciales, sont généralement l'apanage des pays bien-portants. Et Garin n'a rien perdu de ses convictions : « J'ai d'abord fait ce film pour les enfants de mon pays, dans un but éducatif. Pour moi, le cinéma a une double vertu. Il est à la fois spectacle et moyen d'apprendre », affirme le metteur en scène. Du spectacle, La lune derrière la branche n'en manque pas : histoire d'amour sur fond de pleine lune et d'orchidée, magnifiques paysages, grands mythes traditionnels, et... happy-end : tout y est. Mais le film se veut aussi une leçon de chose en faveur de la biodiversité et ne manquera sans doute pas d'être présenté dans les écoles. L'Indonésie est en effet dotée de la plus vaste réserve de forêts du monde, 10% des forêts tropicales. Mais, victime du manque de moyens et de la difficulté de faire appliquer la réglementation, ce sont encore plus d'un million d'hectares qui disparaissent chaque année. Produit à la demande du gouvernement, La lune derrière la branche est un premier témoignage de l'urgence adressé aux enfants. Garin Nugruho espère, lui, que le message sera aussi.

Rita, Fatima et les autres



masseuses

Des mains de fer pour des corps de velours .

On est bien loin des fantasmes occidentaux quand on pousse la porte du salon Bersih Sehat (ce qui signifie propre et en bonne santé), l'un des temples du massage traditionnel à Jakarta. Toutes en muscles et en discrétion, si les 65 masseuses ont bien pour objectif le bien-être de leur client, les moyens qu'elles utilisent n'ont qu'un rapport très lointain avec des caresses évocatrices. Ici, on presse, on appuie, on tire et on tapote des pieds à la tête et sans états d'âme. Et le plus fou, c'est que ça plaît ! Bersih Sehat, qui a obtenu la norme internationale Iso en juin 2000, ne compte pas moins de 6 salons à Jakarta et vient d'en ouvrir un à Singapour. Les Indonésiens, qui depuis très longtemps pratiquent le massage traditionnel, sont assez fiers de voir la clientèle étrangère, notamment japonaise et coréenne, s'en remettre à ces mains de fer : « Nous en avons assez des connotations sexuelles et de la mauvaise image que cela donnait au massage. Ici, c'est presque un art », explique la responsable commerciale du salon. Un art qui se transmet de génération en génération. S'il existe un curriculum de masseur officiel délivré par le médecin du ministère du Sport, l'école ne semble pas encore remplir toutes les conditions nécessaires à une pratique de qualité. A Bersih Sehat, les masseuses – il n'y a pas d'homme car les femmes ont la réputation d'être plus patientes ! - sont formées en trois mois par leurs collègues plus expérimentées. « Elles ne peuvent s'occuper que de deux ou trois clients par jour car la plupart des massages durent deux heures et sont fatigants car très physiques ». Pour 60 000 roupies de l'heure, les clients ne paraissent guère plus en forme quand ils quittent leur cabine. Mais après une bonne douche, le miracle se produit et les plus sceptiques, ou les plus douillets, découvrent qu'entre ces mains de fer, leurs corps fatigués sont devenus velours, élasticité et tonus. Et pour un peu, ils remettraient ça !

Dide Suryawisea Karang



chef d'entreprise

Les clés de la réussite.

Dide, 37 ans, est l'un des nombreux hommes d'affaires qui peuplent les gratte-ciel de Jakarta. Consultant pour le développement des ressources humaines dans les entreprises, il emploie seize personnes et a souvent du mal à jongler avec son emploi du temps. « Depuis sept ans, nous avons formé près de 5000 personnes, dans des secteurs aussi divers que l'industrie pétrolière, la construction automobile ou le secteur public. Nous intervenons principalement autour du savoir-faire et du professionnalisme ». Et selon lui, les entreprises indonésiennes en ont bien besoin. Si la crise économique est passée, ses conséquences restent une vraie menace encore aujourd'hui. Car l'Indonésie a payé très cher le formidable cataclysme qui s'est abattu sur l'Asie en 1997. En un an, le cours de la monnaie nationale, le roupiah est passé de 2 500 Rp à 17 000 Rp pour 1 \$ US. Les entreprises qui avaient souscrit des emprunts en dollars firent faillite les unes derrière les autres et licencièrent massivement. 50% des Indonésiens se retrouvèrent vivre en dessous du seuil de pauvreté. Cinq ans après la crise, et deux ans après l'élection à la Présidence de la République de Megawati Sukarnoputri, la propre fille de Sukarno, fondateur de l'unité nationale, « seule la stabilisation politique permettra à notre pays de relever la tête », déclare Dide. « Beaucoup d'entreprises se créent chaque jour dans le pays, mais nous devons trouver notre propre modèle de développement économique, en tenant compte du tempérament des Indonésiens. C'est comme ça que nous pourrons réussir », affirme-t-il. Quant à lui, son souhait le plus cher est de devenir le meilleur dans sa catégorie, une caractéristique du tempérament indonésien...



24 heures

5:00 jakarta n'a plus sommeil



La sérénité de ces pêcheurs ramassant leurs filets ne doit pas tromper. D'ici peu, le trafic infernal, la chaleur moite et la pollution vont s'abattre sur la ville, qui ne retrouvera son calme que très tard dans la nuit. Forte de plus de 9 millions d'habitants – 16 millions si l'on englobe ses grandes banlieues -, Jakarta ne connaît pas la mesure. Les quartiers sans eau potable côtoient les gratte-ciel flambant neufs, les limousines voisinent avec les cyclopousses et les grands centres commerciaux climatisés rivalisent avec les vendeurs ambulants. Concentré de peuples et de cultures, la capitale indonésienne tente d'oublier les stigmates de ses années noires, dans le mouvement perpétuel. Quant aux Jakartanais, qui comparent souvent leur ville à un « gros durian » - ce fruit à l'odeur nauséabonde mais dont ils raffolent -, ils ne se lassent pas de se laisser découvrir. Au-delà de leurs différences sociales, religieuses ou ethniques, tous cultivent, avec infiniment de gentillesse, l'une des valeurs fondamentales du peuple indonésien, l'hospitalité.

5:30 tous à la douche mais chacun son tour



C'est à l'ombre des gratte-ciel qui bordent les principales avenues de Jakarta que s'abritent la plupart de ses habitants, dans les innombrables kampung de la cité. Le kampung, c'est le quartier, un vrai village recréé à l'intérieur de la mégapole, avec ses petites maisons à un seul étage, ses ruelles sinueuses, ses lieux de culte avec toute l'atmosphère propre aux microcosmes où tout le monde se connaît. Nous sommes ici au sud de la ville, dans le quartier de Radio Dalam, que domine de toute sa hauteur l'antenne de la radio nationale indonésienne. De nombreux techniciens, journalistes ou présentateurs sont d'ailleurs logés ici. C'est l'heure des ablutions matinales, pour lesquelles il faut souvent faire la queue, car toutes les habitations ne sont pas pourvues de salles de bains. Le tout dans une ambiance sympathique et bruyante, réveil-matin assuré pour tous ceux qui ont du mal à quitter Morphée.

6:00 dans la maison de la famille Sukarno



C'est dans la rue de l'antenne qu'habitent trois générations de la famille Sukarno. Les grands-parents, leurs enfants et leur première petite fille, Nadine, âgée d'un mois, se partagent les sept pièces que compte la maison, une dimension très rare dans le quartier. Monsieur et madame Sukarno sont retraités de la radio indonésienne. Ils se sont rencontrés pendant leurs études à l'Académie de l'information. Ils ont commencé leur carrière à Londres, à la BBC, elle comme secrétaire et lui en tant qu'assistant aux programmes, avant de revenir à Jakarta où sont nés leurs trois enfants. Ferry, l'aîné est marié à Nina, qui vient d'accoucher de leur premier enfant. Son frère cadet, Ruly, termine ses études aux Etats-Unis. Il est revenu passer quelques temps à la maison pour faire la connaissance de sa nièce. Dita, la dernière de la famille, est la seule qui ne soit pas encore réveillée ce matin.

6:30 deux frères au petit déjeuner



Ferry, l'aîné des Sukarno, va bientôt partir au travail. Il avale rapidement son petit déjeuner, composé de riz, de pommes frites et de tranches de pain de mie, qu'il tartine généreusement de beurre de cacahuète. Son frère Ruly l'accompagne, les yeux encore embrumés de sommeil, victime d'un décalage horaire qui a du mal à passer. Il est arrivé il y a deux jours à peine de son université de Boston, où il a obtenu une bourse pour terminer ses études spécialisées sur l'histoire de l'Europe. Déjà employé au ministère des Affaires étrangères, Ruly compte obtenir à terme un poste de diplomate. Mais le temps presse. Si Ferry ne se dépêche pas, il arrivera en retard à son travail. Il est enseignant et son premier cours commence à 8 heures 30.

7:00 l'extraordinaire patience des conducteurs



Trop tard pour attraper le bus ! Ce matin, Ferry va travailler en automobile, un grand monospace de 9 places, l'une des voitures les plus courantes à Jakarta. « C'est beaucoup plus confortable que le bus, explique Ferry. Au moins, je suis sûr que la climatisation fonctionne ! Mais je dois faire de nombreux détours pour éviter les embouteillages ». Un véritable sport pour les Jakartanais et un casse-tête pour tous les autres. La ville compte en effet presque autant de sens uniques que de véhicules et le co-voiturage imposé sur son artère principale est vite devenu un sujet de plaisanterie : il suffit d'observer la file des candidats acceptant de faire office de co-voiturés à l'entrée du tronçon concerné et de les en voir ressortir, serrant quelques roupies dans leur main, pour comprendre que la mesure est un échec. Quoi qu'il en soit, les gigantesques embouteillages de la cité ont la caractéristique de se passer dans un calme étonnant, que ne viennent troubler ni invectives, ni coups de klaxon rageurs, ni même coups de freins intempestifs.

8:00 le travail c'est la fierté



Ferry est professeur d'anglais à l'Ecole australienne. Une école chère, comme toutes les écoles privées à Jakarta, que ne peuvent offrir à leurs enfants que les expatriés ou les Indonésiens aisés. Les autres fréquentent l'école publique, payante elle aussi, mais dans une moindre mesure. La crise économique de 1997 a touché de plein fouet l'éducation et depuis, de moins en moins d'enfants parviennent jusqu'aux études supérieures, voire secondaires. Les élèves de Ferry ont entre 17 et 26 ans. Souffrant de retard mental, ils bénéficient d'un enseignement spécialisé, trop rarement pris en charge dans les écoles publiques et Ferry se dit fier de participer à leur intégration dans la société indonésienne.

8:30 jeux de ballon avant les cours



Les cours ont déjà commencé depuis une demi-heure pour la plupart des élèves. Ceux-ci bénéficient d'un petit répit et en profitent pour échanger quelques balles. L'école est ouverte tous les jours sauf le week-end entre 8 heures et 14 heures 30. Non obligatoire, elle débute par six années de primaire, suivies de trois ans de collège et trois ans de lycée avant l'université. Souvent mal payés – moins de 400 000 roupies par mois (un peu plus de 50 euros) -, les enseignants occupent parfois plusieurs fonctions, comme Ferry qui, le samedi travaille dans une autre école et le soir, présente le journal à la télévision nationale indonésienne.

10:00 la tétée de Nadine



Nadine vient d'avoir un mois. C'est sa mère, Nina, qui s'occupe d'elle, en attendant de reprendre son travail d'enseignante. Nina a accouché à l'hôpital et est revenue chez elle cinq jours après la naissance de sa fille. Pour les femmes indonésiennes, il n'existe aucune prise en charge pendant la maternité, sauf quand elles sont fonctionnaires. Et il est souvent difficile pour les autres de retrouver du travail après. Mais Nina ne s'en fait pas trop. D'autant plus que quand elle voudra retravailler, c'est sa belle-mère qui s'occupera de Nadine, comme dans la plupart des familles d'Indonésie. Pour l'heure, elle profite de son petit bout, qui a souvent faim, et qu'elle tente d'allaiter du mieux possible, en mangeant beaucoup de légumes.

11:00 chacun son son de cloche



Pendant que la petite Nadine tète goulûment le sein de sa mère, madame Sukarno, elle, s'occupe du déjeuner des grands. Si elle va souvent faire ses courses, très tôt le matin et à bicyclette, au supermarché du coin, elle a souvent recours aux services des marchands ambulants, les kaki lima, littéralement « cinq pieds » : les deux du vendeur et les trois de sa carriole ! Ceux-ci sillonnent le quartier du matin au soir, chacun s'annonçant avec un son de cloche différent. « Chaque marchand joue d'un son particulier. Il y a le son du boulanger, celui du glacier, celui du maraîcher, celui qui vend de la soupe de nouilles, ou encore celui qui propose des nouilles sautées, explique madame Sukarno. Ainsi, même quand on est au fond de la maison, on sait de qui il s'agit ».

13:00 un Bajaj pour la télé, svp



Son repas terminé, Dita, la dernière-née de la famille Sukarno, part pour la télévision. Elle est présentatrice et se rend tous les jours à son travail en Bajaj, l'un des moyens de locomotion les moins coûteux à Jakarta. Ce petit tricycle à moteur, de couleur orange et pouvant accueillir deux passagers – à trois c'est vraiment serré -, est très utilisé pour les courts trajets. Interdit sur les grands axes pour des raisons de sécurité, le Bajaj (prononcez bajaï) n'est préconisé ni pour les conversations intimes – le moteur fait un bruit épouvantable -, ni pour les poumons sensibles – le gaz carbonique s'y consomme sans supplément et très largement -. Les plus avertis ne manquent jamais de se couvrir la bouche et le nez d'un foulard avant d'y monter !

15:00 l'école est finie



Dans le quartier des Sukarno, tous les enfants sont maintenant rentrés de l'école. Et ils sont très nombreux à jouer dans les ruelles. La politique de contrôle des naissances, engagée par l'ancien président Suharto a été pourtant bien suivie en ville, et beaucoup de couples ont en effet adopté le slogan « dua anak cukup », « deux enfants, c'est assez ». Reste que la population indonésienne augmente en moyenne de trois millions de personnes chaque année et qu'un Indonésien sur trois a moins de 15 ans...

16:00 le bébé chez la masseuse



La petite Nadine a du mal à s'endormir. Elle est nerveuse et pleure beaucoup. Très soucieuse du bien-être de sa fille, Nina a pris rendez-vous chez la masseuse du quartier. « J'emmenais déjà Ferry quand il était petit, explique madame Sukarno. La masseuse lui faisait beaucoup de bien ». Nadine est démaillotée et sous les yeux attendris de sa mère et de sa grand-mère, la masseuse commence son travail, les mains enduites d'huile bienfaisante. Petit à petit les pleurs du bébé se raréfient pour se transformer en soupirs d'aise et c'est endormie paisiblement dans les bras de Nina que Nadine va quitter le salon. « Vous voyez, s'écrie madame Sukarno, le massage, il n'y a rien de tel pour la santé ». Son fils Ferry, venu les retrouver, est de cet avis. Une fois par semaine, il confie son corps à la masseuse, comme la majorité des gens du quartier, et la quasi totalité des Indonésiens. Ici, le massage traditionnel n'est pas un folklore, c'est un art de vivre.

17:00 n'oublie pas d'acheter du pain



Le long cortège des marchands ambulants n'a pas encore fini sa course dans le quartier. C'est maintenant le tour du marchand de pain. Si les Indonésiens n'en consomment pas à table, ils sont très friands de ces petits pains chauds et légèrement sucrés, qu'ils dégustent en cours de journée. Les pains de mariage font par ailleurs partie du rituel des noces. Préparés par le boulanger traditionnel, l'un a la forme d'un crabe, l'autre d'une tortue, deux animaux qui vivent à la fois dans l'eau et sur la terre. « Cela signifie que le couple doit rester ensemble pour le meilleur et pour le pire ».

17:30 les bleus sont toujours rois



Le football est avec le badminton le sport favori des Indonésiens. Pas un gosse du quartier ne manque la partie de fin d'après-midi. Et si le français est peu pratiqué dans le pays, les noms des joueurs de l'équipe de France de football sont, eux, encore connus de tous les enfants de Jakarta.

18:00 la prière du soir



Monsieur Sukarno est un musulman fervent. C'est par la prière qu'il commence toutes ses journées. C'est par la prière qu'il les termine. Et il ne manquerait celle de 18 heures pour rien au monde. Il y retrouve certains de ses voisins, dans la petite mosquée blanche de leur quartier. Praticué par 85% de la population, de rite sunnite, l'islam indonésien se caractérise par un grand esprit de tolérance. Les règles édictées par le culte ne sont pas toujours observées à la lettre, mis à part le pèlerinage à la Mecque. Les femmes voilées sont très peu nombreuses. Et si des groupes islamistes existent dans le pays, la majorité des Indonésiens s'en méfient.

19:00 à table !



Madame Sukarno ne va pas se mettre aux fourneaux. Toute la nourriture de la journée a été préparée tôt ce matin, et elle se contente, à cette heure, de mettre sur la table ce qu'elle a cuisiné. Chaque membre de la famille, en fonction de son heure de retour à la maison et de sa faim, viendra se servir. Les repas restent en effet très informels et se prennent individuellement le plus souvent. Seules les fêtes, qu'elles soient religieuses ou familiales, leur donnent une certaine importance. Une fois par mois, les Sukarno invitent chez eux la famille au grand complet, et se sont ainsi entre 70 et 100 personnes qui se retrouvent autour d'un repas collectif.

20:00 qu'est ce qu'on donne à la télé ?



Les Sukarno ne regardent que rarement la télévision, sauf quand Ferry et Dita présentent les nouvelles bien sûr. La plupart du temps, ils préfèrent discuter entre eux, souvent en anglais d'ailleurs : « J'aime beaucoup cette langue, explique monsieur Sukarno. Et comme tous les enfants parlent aussi anglais, ça me permet d'entretenir mon vocabulaire ». Il parle aussi un peu français : « J'ai pris des cours en 1975 au centre culturel français. Je voulais mieux connaître cette langue et puis les professeurs sont très bons. Mais j'ai dû arrêter car les cours sont devenus trop chers pour moi ». A la retraite depuis trois ans, monsieur Sukarno profite du temps qui passe : « Je m'occupe du nettoyage de la maison, je répare la voiture. C'est bien, j'oublie toutes les difficultés de la vie. Et puis je me repose maintenant. Quand je travaillais, je partais jusqu'à quatorze fois par an à l'étranger, pour des conférences. C'était très enrichissant mais aussi très fatigant »...

21:00 ça se discute en famille



Dita a rejoint ses parents, dans le salon familial. Elle n'est pas encore mariée et n'envisage pas quitter la maison prochainement. « On serait d'accord si les enfants décidaient de partir et d'avoir leur propre logement. Mais ça nous fait très plaisir qu'ils soient encore ici. Ils nous manqueraient. On se sentirait très seul », avoue monsieur Sukarno. Du fond de la maison, on entend les pleurs de Nadine. Madame Sukarno se précipite pour voir ce qu'il se passe. Dès que Nina aura repris son travail, c'est elle qui veillera sur la petite, comme toutes les grands-mères indonésiennes. Son mari se retire dans sa chambre. « Je vais lire le Coran. Je le fais tous les soirs avant de m'endormir. J'aime bien penser à ce qui est écrit »...

23:00 en attendant demain

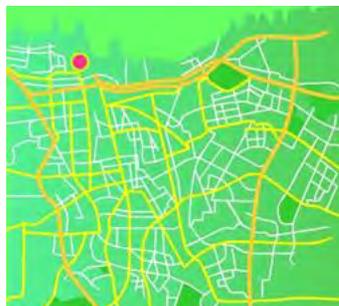


Tout le monde au kampung de la famille Sukarno est endormi. Plus loin dans la ville, les discothèques font le plein, confirmant la réputation des folles nuits jakartanaïses. Dans quelques heures à peine, les lumières de la ville laisseront la place aux premiers rayons du soleil et Jakarta reprendra sa course folle, en attendant la nuit prochaine...



Visite virtuelle

Si loin... tout en étant si proche



Certes les distances démesurées et les embouteillages chroniques sont une caractéristique de Jakarta, gigantesque mégapole asiatique passée de un à dix millions d'habitants en l'espace de soixante ans. Mais la capitale indonésienne – 661 km² s'étirant sur 25 kilomètres du nord au sud – recèle encore quelques petits îlots où le calme règne en maître et qu'il serait bien dommage d'ignorer. Des ourangs-outans du zoo de Ragunan au lagon de quelques unes des Mille Îles, en passant par les maisons miniatures de Taman Mini, c'est à une ambiance toute tropicale que nous invitent les Jakartanais aussi fiers des uns que des autres.



Les célébrités du zoo de Ragunan

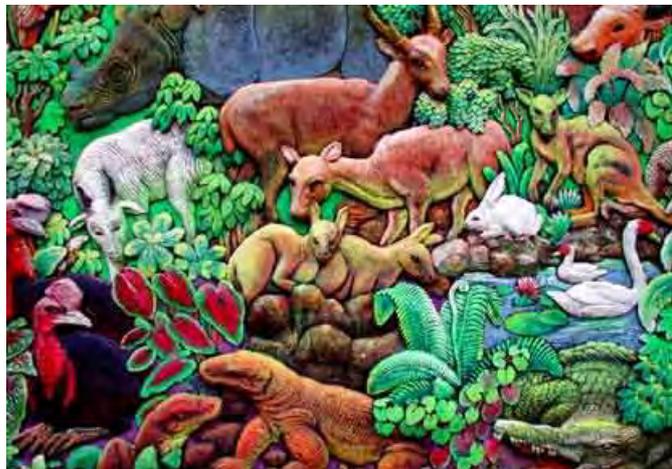


Cocotiers et lagon : un goût de paradis



Taman mini ou Indonésie en miniature

Les célébrités du zoo de Ragunan



Situé à dix kilomètres du centre ville, le zoo, qui nécessite bien deux heures de visite, concentre tout ce que l'archipel possède de « stars » en matière animalière. Au premier rang d'entre elles, il faut citer le couple de varans de Komodo, au physique peu amène mais au comportement quasi neurasthénique. Ces reptiles, rescapés de la préhistoire et dont la survie est encore un mystère pour les chercheurs, mesurent jusqu'à trois mètres de long, pèsent près de 150 kilos, mais sont capables de se déplacer à 30 kilomètres heure. Carnassiers, ils ne sont cependant guère intéressés par la chair humaine, sauf quand ils se sentent agressés. Ce qui n'a jamais empêché les Indonésiens de colporter les légendes les plus folles à leur sujet. Plus paisibles et mélancoliques, mais surtout plus drôles à observer, les orangs-outans sont hélas devenus une espèce menacée en Indonésie, pour cause de déforestation incontrôlée. On en dénombre encore 5 000 sur toute l'archipel. Mais si la législation en interdit désormais la détention, il a quand même fallu créer un centre de réhabilitation, situé à Sumatra, pour réapprendre la forêt à ces « hommes des bois », dont le regard ne laisse personne indifférent.



Portraits de bêtes pas bêtes



le zoo de Ragunan, comme si vous y étiez, à 360°

Portraits de bêtes pas bêtes

Eléphants, varans ou ourang-outans, ce sont les stars de Ragunan



les éléphants d'Asie font partie des 260 espèces animales présentes au zoo de Ragunan



les varans de Komodo sont surnommés les « dragons » par les Indonésiens. Ils étaient 1700 au dernier recensement, effectué en 1997.



L'orang-outan est l'une des stars incontestées du zoo parmi les 3 000 animaux auxquels le zoo assure le gîte et le couvert.



Capable de marcher sur deux pattes, l'orang-outan est réputé être le plus proche cousin de l'homme.



Créé en 1864 et installé au sud de Jakarta depuis 1996, le zoo s'étend sur 135 hectares de jardin tropical.

Le zoo de Ragunan, comme si vous y étiez, à 360°



Outre ses quelques 3 000 animaux, le zoo de Ragunan est aussi l'occasion d'admirer plus de 30 000 plantes, herbes et arbres représentant environ 250 espèces différentes.

Cocotiers et lagon : un goût de paradis



Escapade privilégiée des Jakartanais qui en ont les moyens, l'ensemble de Pulau Seribu, les Mille Îles, en pleine mer de Java, est à moins de vingt minutes de bateau de la marina d'Ancol, située au nord de la ville. Classé parc national, avec ses plages de sable blanc, ses cocotiers, ses barrières de corail et le bleu de son lagon, Pulau Seribu est un petit paradis où la nature et le commerce devrait prochainement célébrer leurs épousailles. Si seulement neuf de ses îles sont exploitées à des fins touristiques aujourd'hui, le gouvernement de Jakarta compte en effet faire monter les enchères et transformer 50 de ces petits bouts de terre en autant de club de vacances, où les organisateurs devraient s'avérer aussi gentils que partout ailleurs. Pour l'heure, outre les cadres supérieurs indonésiens, les Japonais et les Coréens sont les principaux amateurs. Mais tout le monde espère que la clientèle occidentale ne fera pas la fine bouche. Chaque îlot tente de trouver un créneau : plongée, golf, découverte des dauphins ou des tortues, sans oublier les soirées à thèmes, tout est bon pour séduire le touriste. Les habitants, 15 000 personnes et presque autant de pêcheurs, concentrés sur l'île de Kelapa, attendent de l'être aussi...



Mille Îles pour un week-end



Île de Bira Besar, comme si vous y étiez, à 360°



Kemas Saïd, propriétaire d'une île

Mille Îles pour un week-end

Tous les week-end ce sont des centaines de gens qui s'embarquent pour Pulau Seribu à la recherche de calme et d'émotion.



La marina d'Ancol, d'où partent tous les bateaux pour les Mille Îles.



Peu d'îles sont intéressantes pour la journée, et les Jakartaïens fortunés s'y rendent volontiers en famille pour le week-end.



Pour éviter de croiser les vedettes chargées de touristes, les pêcheurs travaillent très tôt le matin.



Le cocotier est le roi de ces îles tropicales et ses ressources, racines, feuilles, fruits et sève paraissent inépuisables.



Arrivée pour les uns...



...départ pour les autres.

... l'île de Sepa, qui s'est spécialisée dans l'élevage de tortues, ne désemplit pas.



L'île de Bira Besar, comme si vous y étiez, à 360°



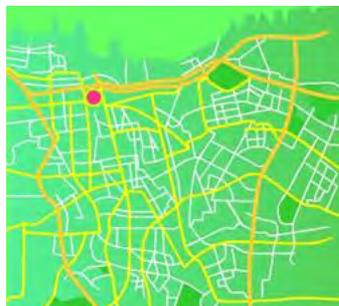
Bira Besar n'est que l'une des Mille îles située au nord de Jakarta mais c'est la seule à posséder un golf à neuf trous.

Taman Mini ou l'Indonésie en miniature

Installé sur une centaine d'hectares, envahi le week-end mais presque désert le reste du temps, Taman Mini, oeuvre de la femme de l'ancien président Suharto, se veut le concentré en miniature de toute l'Indonésie. Étang artificiel, volière, musée, funiculaire, cinéma Imax, restaurants et boutiques de souvenirs, tout concourt à la célébration des cultures et des peuples d'Indonésie. Et dans chacune des vingt-sept maisons, grandeur nature, censées représenter les vingt-sept anciennes provinces du pays, ce sont autant de spectacles de chants, de danses et de folklore populaire. Qu'importe si ces maisons ont des allures de décor de carton-pâte, les Jakartaïens, qui sont autant de Bataks, Bugis, Timorais, Moluquois, Sundanais ou Javanais, adorent venir y retrouver un peu de leur enfance perdue. Certains marchands de souvenirs proposent même aux amoureux un mariage sur pellicule et en costume traditionnel...



Sunda Kelapa hisse les voiles



C'est dès le début du XVI^{ème} siècle que Sunda Kelapa s'affirme comme le grand port marchand du royaume de Pajajaran. Les Portugais y débarquent en 1522, tentent d'y établir un comptoir pour le commerce des épices mais sont vite chassés par Sunan Gunungjati, le sultan musulman de Demak, qui s'y installe en 1527. Ce dernier lui donne un nouveau nom, Jayakarta, qui signifie « la cité victorieuse ». Puis c'est au tour des Hollandais de s'emparer des lieux par la force des armes, en 1619, et de bâtir à quelques mètres de Sunda Kelapa, une nouvelle ville qu'ils appelleront Batavia. Histoire mouvementée pour ce petit port qui n'a cependant rien perdu de ses habitudes. Les fameux pinisi, goélettes chargées du commerce inter-insulaire, sont toujours aussi colorés et l'animation toujours aussi bruyante, tant sur le quai qu'au marché aux poissons, situé à quelques encablures.



Le musée des bateaux



Un village sur pilotis



Sunda Kelapa aux mains des dockers

Le musée des bateaux

Ancien entrepôt à épices datant du XVII^{ème} siècle, du temps où les Hollandais régnaient en maîtres des lieux et du commerce, ancien dépôt d'armes du temps de l'occupation japonaise pendant la deuxième guerre mondiale, le musée Bahari, musée de la marine, est ouvert depuis 1977. Il propose une collection impressionnante de tout ce que l'archipel a pu voir naviguer d'embarcations : pinisi, goélettes, cargos, canoës ou navires de guerre.



Un village sur pilotis

Depuis le quai de Sunda Kelapa, c'est en barque que l'on accède à ce petit kampung, situé à l'entrée du marché aux poissons. Habité par une population pauvre mais très organisée – les petits marchands ambulants y sont aussi nombreux qu'ailleurs en ville -, le village est régulièrement menacé de disparition par les autorités. Chassés plusieurs fois, ses habitants ne manquent jamais d'y revenir, reconstruisant sans cesse leurs pauvres maisons de bois plantées dans l'eau et reprenant bien vite leurs activités, majoritairement centrées autour du commerce du poisson. Le quartier est même devenu une curiosité pour les touristes, qui viennent sans doute y chercher un petit parfum d'authenticité.



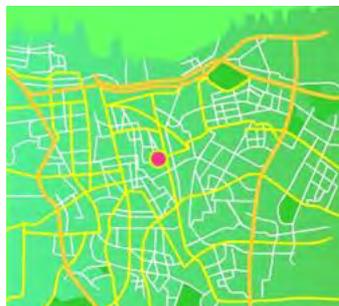


Sunda Kelapa aux mains des dockers

Le port n'a jamais cessé son activité, quels que soient ses maîtres, et tous les jours, ce sont des dizaines de goélettes multicolores qui viennent s'y amarrer, chargées de bois de construction. Si les bateaux se sont modernisés – un moteur supplée maintenant la voilure -, le déchargement est toujours assuré par une armée de dockers, véritables funambules, qui quelques soient les conditions climatiques, vont et viennent entre les cales et le quai, courant sur d'étroites poutres de bois et sans jamais s'arrêter. Les goélettes ne restent d'ailleurs jamais bien longtemps à quai et c'est chargées de ciment ou de riz qu'elles reprennent vite la mer.



Kota, le quartier des origines



C'est ici qu'est née la capitale des Indes néerlandaises, Batavia, que les Indonésiens ont fini par nommer tout simplement Kota, qui signifie la ville. Les Hollandais s'en emparèrent en 1619 et y installèrent la puissante VOC, la compagnie qui fit la fortune de son premier gouverneur, Jan Pieterszoon Coen. Batavia, malgré quelques vicissitudes, restera aux mains des Hollandais jusqu'en 1942, avec l'arrivée de l'occupant japonais. Surnommée la « perle de l'Orient », ce dont la population locale ne profitait guère, Batavia ne cessa de se développer au cours du XIXème siècle. Elle connut aussi les ravages de la malaria et du choléra, les Hollandais, sans doute victime du mal du pays, ayant eu l'idée saugrenue d'aménager la ville à la manière d'Amsterdam. Sous le climat tropical, les eaux claires des multiples canaux se transformèrent très vite en marécages nauséabonds et infestés qu'on tenta de nettoyer, mais sans grand succès. Kota est aujourd'hui le seul témoin ou presque de la présence hollandaise à Jakarta. L'occupant n'ayant pas cherché à imposer sa marque au travers de la langue, seuls quelques entrepôts, bâtisses et riches maisons coloniales, sans oublier cependant le grand canal, permettent d'en retrouver la trace et d'en apprécier l'influence... très relative.



Souvenirs de Hollande



Le café dans l'entrepôt



Les joyaux du gouverneur



Chinoiserie à Glodok



La communauté chinoise en vidéo

Souvenirs de Hollande

C'est au coeur de Kota, dans le périmètre compris entre la place Fatahillah et le grand canal, que l'on peut découvrir les rares vestiges architecturaux laissés par les Hollandais. Les archives photographiques sont rares à Jakarta. Et il est assez difficile d'imaginer ce que pouvait être la vie des colons, installés ici pendant plus de trois siècles. Si la place et sa fontaine évoquent quelques promenades en crinolines, le bureau du gouverneur quelques réunions enfumées, les couloirs de l'ancienne prison laissent quant à eux peu de place à la poésie et à la douceur de vivre. Restent de beaux bâtiments de couleurs douces, où l'on se cachait du soleil derrière de grandes persiennes de bois, bercé par le ronronnement des hélices des ventilateurs.



Large place pavée, Taman Fatahillah, concentre à peu près tout ce que les Hollandais ont pu laisser de traces après 350 ans de présence.



Cet énorme canon de bronze, pris aux Portugais à Malacca en 1641, porte une inscription en latin qui signifie « Je naquis à nouveau de moi-même ». La main très équivoque qui décore sa culasse, un poing fermé dont le pouce s'avance entre l'index et le majeur -symbole sexuel en Indonésie - lui prêta longtemps des pouvoirs étonnants.



Les femmes qui ne pouvaient avoir d'enfants venaient en effet s'y asseoir à califourchon et des offrandes à la main, dans l'espoir de retrouver la fertilité.



A 500 mètres de la place, au bout de Kali Besar, le grand canal, subsiste ce vieux pont-levis hollandais. Il date du XVIIème siècle et portait à l'époque le nom de Chicken Market Bridge, pont du marché aux poulets.



Le grand canal, ancien quartier résidentiel et aristocratique, est bordé ça et là de quelques anciennes demeures...



... mais le grand hôtel de Batavia a été entièrement rénové et n'a plus grand chose à voir avec le style de l'époque.



Difficile de comprendre comment les Hollandais ont pu imaginer recréer une petite Amsterdam sous les tropiques. Les eaux croupissantes du canal sont en effet très vite devenues le paradis des moustiques.

Le café dans l'entrepôt



C'est dans une magnifique bâtisse hollandaise, en lieu et place des sacs d'épices, que s'est installé le café Batavia, dans un décor éclectique mariant joliment style colonial et années 30. Les murs sont couverts des photographies noir et blanc de tout ce qu'Hollywood a pu compter de stars à cette époque. On vient y écouter du jazz autour d'un verre ou goûter une cuisine internationale de qualité mais relativement chère.



Bienvenue à Batavia



Le café Batavia, comme si vous y étiez, à 360°

Bienvenue à Batavia

Autre temps mais nouvelles mœurs. Les jakartanais se plaisent semble-t-il à retrouver l'ambiance feutrée et surannée de l'un des plus anciens bâtiments de la ville. Une manière d'oublier la cohue de la mégapole moderne



Le café Batavia, comme si vous y étiez, à 360°



Les bijoux du gouverneur



Le Musée historique de Jakarta s'est installé dans les anciens bureaux du gouverneur général hollandais de Batavia, qui abritaient aussi la mairie, une prison et un tribunal. L'édifice date de 1627 et si la façade a été bien restaurée, l'intérieur mériterait quelques travaux. De magnifiques meubles d'époque, fabriqués sur place dans les bois les plus précieux, y sont conservés mais menacent de tomber en poussière. On s'y promène en silence dans une atmosphère toute coloniale, en songeant à la fois aux riches réceptions du gouverneur et aux supplices vécus par les contestataires du pouvoir hollandais, tel le prince javanais Diponegoro qui y fut emprisonné avant son exil. Les cellules, situées dans le sous-sol, étaient inondées à chaque mousson et, vers 1845, 85% des prisonniers y mourraient en quelques mois, victimes du typhus ou de la dysenterie.



Petit aperçu d'une grande collection



Le Musée historique de Jakarta comme si vous y étiez, à 360°

Petit aperçu d'une grande collection

Un musée que l'on visite à loisir, comme si le temps s'était arrêté. Une enfilade de pièces gigantesques qui en dit long sur le standing des hôtes du passé.



La cour intérieure du Musée respire le calme, et il fait bon s'y arrêter à l'ombre de ses quelques arbres.



L'escalier qui monte au premier étage est de toute beauté



Quelques éléments du mobilier fabriqué pour le gouverneur



Caricature du gouverneur, transformé en marionette de cuir ajourée, à la manière des célèbres personnages du Wayang Kulit, le théâtre d'ombres inspiré des contes javanais.



L'un des guides du Musée historique de la ville de Jakarta



Un café tout aussi richement décoré jouxte le Musée

Le Musée historique de Jakarta comme si vous y étiez, à 360°



Chinoiseries à Glodok

On ne trouve aucun idéogramme à Glodok. Ils sont proscrits en Indonésie. C'est dans ce quartier cependant que vit la communauté chinoise de Jakarta. Installée depuis le XVIème siècle, elle a très largement participé au développement économique de la ville. En 1740, craignant une concurrence, les Hollandais organisent un massacre sans précédent et 5 000 à 10 000 Chinois sont assassinés. Interdits de résidence dans l'enceinte de la cité, les survivants se voient attribué un terrain au sud-ouest de Batavia. Le quartier prend le nom de Glodok et ne tarde pas à redevenir le centre commercial le plus prospère de la cité. Deux siècles plus tard, la communauté chinoise est à nouveau la cible de massacres à grande échelle. En 1998, le dernier en date fait plusieurs morts et de nombreux bâtiments sont pillés et incendiés. Si le quartier a retrouvé le calme, la communauté vit un peu repliée sur elle-même avec ses propres écoles et ses commerces.



Tous les soirs, de nombreuses familles ne manquent que rarement l'occasion de sortir dans l'un des innombrables restaurants du quartier, karaoké oblige.



Comme partout ailleurs, le quartier de Glodok regorge de marchands ambulants... on y trouve notamment le fameux durian, fruit qui fait le plaisir des asiatiques, mais rebute souvent les occidentaux par son odeur persistante de putréfaction.



Les bajajs sont disponibles 24 heures sur 24 ...



... de même que des petits métiers insolites, comme ce fabricant de sirop de canne...



... ou ce vendeur de cobras, dont la bonne santé, la gentillesse et la bonne chair ne sont plus à vanter...



... où encore ces vendeurs de cigarettes.



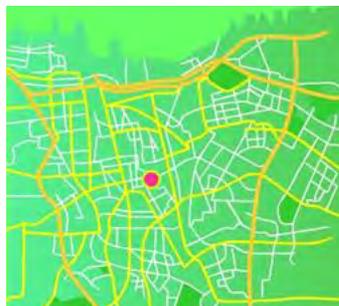
Mais on peut aussi y jouer entre voisins, sur le trottoir, tout simplement.

La communauté chinoise indonésienne



Après 30 années de difficultés, les 6 millions de chinois indonésiens retrouvent une ferveur religieuse apparente. Mais le sentiment de méfiance de ces "Juifs d'Asie" vis à vis de la population dominante est toujours persistant.

Religions : le mélange des genres



Si l'Indonésie est le plus grand pays musulman du monde par le nombre de ses fidèles – 85% des Indonésiens sont musulmans –, il est aussi le pays où cohabitent, aux côtés de l'islam, catholicisme, protestantisme, hindouisme, bouddhisme et animisme. Variété de cultures, de pratiques et de rites, l'archipel surprend par sa tolérance et sa religiosité. Pour un Indonésien en effet, croire en un dieu est une évidence. C'est même le premier des cinq principes du Pancasila, la doctrine officielle de la République.



Jakarta à la mode balinaise



Un Islam majoritairement tolérant



Gereja Sion, une église catholique devenue temple protestant

Jakarta à la mode balinaise

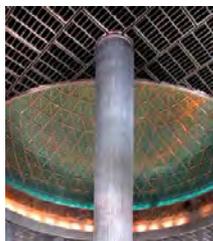
L'hindouisme fut introduit au début du Vème siècle par des marchands indiens. Ce fut pendant des siècles la religion dominante de l'archipel. Aujourd'hui, elle n'est pratiquée que par 2% des Indonésiens, principalement à Bali. Mais ceux que l'on appelle les Balinais hindouistes forment une communauté particulièrement vivante à Jakarta. Toutes les occasions sont bonnes pour se retrouver, dans le décor aussi mystérieux que somptueux des temples, autour de prières et de danses rythmées par les gamelans. Pour un peu, on se croirait à Bali...





Un Islam majoritairement tolérant

Avec 85% de fidèles, l'islam est la religion dominante en Indonésie qui compte pas moins de 600 000 mosquées réparties sur le territoire. De rite sunnite, il s'est implanté dans le pays à partir du XVIème siècle. Chant du muezzin, minarets, prières quotidiennes et respect du jeûne rythment la vie des fidèles mais sans jamais perturber leur formidable esprit de tolérance. Symbole parmi d'autres, la mosquée Istiqlal, la plus vaste d'Asie du Sud-Est a été imaginée en 1978 par un architecte chrétien. Avec son dôme de 35 mètres de circonférence et ses 12 piliers circulaires, la mosquée peut accueillir jusqu'à 20 000 personnes.





Gereja Sion, une église catholique devenue temple protestant

L'histoire de cette église, et de tout le quartier environnant, commence en 1615. Portugais et Hollandais se disputent alors le pays. Les Hollandais l'emportent et 200 prisonniers portugais se retrouvent à Batavia, où ils décident finalement, une fois libérés, de se fixer. Mais les Hollandais voient d'un mauvais oeil cette communauté qui grandit - les Portugais ont épousé les Indonésiennes - et tout ce petit monde est prié de se rendre à Priok, l'un des quartiers périphériques les plus insalubres de la ville. 132 familles s'y installent et s'y battent avec les moustiques. Un riche Hollandais plus sympathique que les autres finit par leur donner quelques terres à cultiver et surtout une église dans laquelle ces familles, catholiques, peuvent enfin pratiquer leur religion. Pas pour longtemps. Poussés par le gouvernement, ils se convertissent peu à peu au protestantisme et Gereja Sion, appelée aussi Gereja Portugis, l'église des Portugais, finira par devenir un temple protestant. Les tombes du petit cimetière attenant portent encore les noms de ces anciens Portugais et quelques vieux du quartier parlent volontiers la langue de leurs lointains ancêtres.



L'église est souvent trop petit pour les offices et de nombreux fidèles sont obligés de s'installer dans la cour.



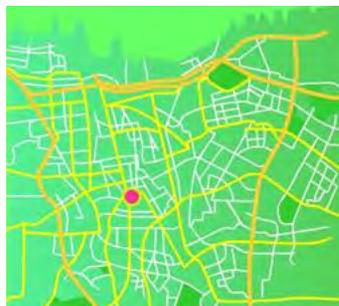
C'est dans le petit cimetière attenant qu'auraient été enterrés les soldats portugais.



Husni Ahmad est le secrétaire de l'église.



Instantanés colorés des marchés



Une chose est sûre, les Jakartanais ont la bosse du commerce. Pas une rue qui ne soit animée par une myriade de vendeurs ambulants – ils seraient plus d'un million sur toute la ville -, pas une place où ne soit construit l'un de ses énormes centres commerciaux où une bonne climatisation est un facteur de succès. Du plus petit à l'infiniment grand, du moins cher à l'inabordable, les marchés de la ville regorgent de marchandises autant que d'acheteurs potentiels.



Antiques et pas en toc



La cage aux oiseaux



Passage obligé et spécialisé



en gros ou à l'unité ?

Antiques et pas en toc

La Jalan Surabaya est une rue tranquille bordée, d'un côté par un petit canal, et de l'autre par des dizaines de petits kiosques où les antiquaires ont élu domicile. On vient y flâner le dimanche, à la recherche de l'objet rare ou futile : sculptures sur bois, meubles, cuivres, bijoux ou collections de poignées de portes. Quant aux prix, ils sont parfois fonction du client et pour faire des affaires, le marchandage s'impose.





La cage aux oiseaux

Les oiseaux sont l'une des passions des Jakartanais. Presque chaque famille possède une à plusieurs cages et autant de volatiles, petits compagnons préférés des enfants. Pasar Burung, le marché aux oiseaux, est à lui seul un concentré de tout ce que l'Indonésie abrite d'espèces différentes – plusieurs milliers dont 400 endémiques -. Des plus calmes au plus bruyants, des plus beaux aux plus communs, ils sont les rois du marché et de la rue toute entière, dont ils arrivent à couvrir de leur chant celui moins agréable des moteurs de voitures.



Passage obligé et spécialisé

Pasar Baru, situé au nord de la place Merdeka, est l'un des nombreux passages de la ville où se presse tous les samedis une foule composée à la fois de badauds et de mères de famille soucieuses de leur garde-robe. Ses commerçants se sont en effet spécialisés dans le vêtement et la chaussure et il est bien difficile de ne pas céder à la tentation. Il faut dire que les armées de vendeurs et de vendeuses, habillés de pied en cap aux couleurs des enseignes, et qui stationnent à l'entrée des boutiques y sont pour beaucoup.



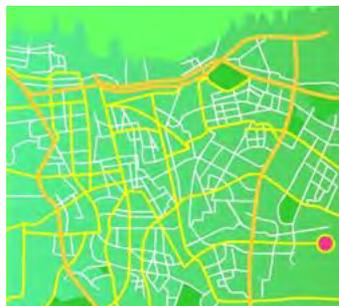
En gros ou à l'unité ?

On trouve de tout à Jakarta. Tout se vend et tout s'achète, des quelques fruits du marchand ambulant aux vêtements de luxe des immenses centres commerciaux en passant par l'objet le plus recherché ici, le téléphone portable. Presque tous les Jakartanais en possèdent au moins un, et pour répondre à la demande, on a ouvert d'immenses temples dédiés uniquement à ce moyen de communication, où la foule peut venir admirer, toucher ou comparer les prix de tout ce qui se fait en la matière. Et comme tout le monde n'a pas les moyens de céder à la tentation du modèle dernier cri, de plus en plus de vendeurs se sont spécialisés dans la vente de seconde main.





A la découverte des symboles de l'unité nationale



C'est au lendemain de la capitulation japonaise que fut proclamée l'indépendance de l'Indonésie, le 17 août 1945. Jakarta devint la capitale de la nouvelle République en 1950, après le retrait définitif des Hollandais. Sukarno, le père de la Nation, contribua à sa manière à donner à la ville une renommée internationale. Mais ses ambitions architecturales prirent fin avec le coup d'Etat de 1965. Il reste de cette époque quelques sculptures et monuments de style réaliste-socialiste qui finissent par très bien s'intégrer dans le nouveau visage de la cité, où les gratte-ciel, eux, se disputent une place au soleil.



Le Monas, c'est pas pour les minus



Exceptionnelle diversité dans un musée



Le musée national, comme si vous y étiez, à 360°



Jakarta entre traditions et modernité

Le Monas, c'est pas pour les minus

Avec ses 132 mètres de haut, le Monas est le principal repère de Jakarta. Dominant Taman Merdeka, la place de l'Indépendance, le Monas a été érigé en 1961 mais ne fut terminé qu'en 1975 et inauguré par Suharto. Couronné d'une flamme de 35 kg d'or fin, les Indonésiens l'associent tantôt aux symboles hindouistes de la fertilité (linga et yoni), tantôt à la fertilité de Sukarno, premier président de la république et inspirateur du monument. On monte au sommet en ascenseur et la vue sur Jakarta est exceptionnelle. Lieu de visite régulier des écoliers indonésiens, le Monas possède en son pied un petit musée, relatant l'histoire de la lutte pour l'indépendance à travers 48 dioramas didactiques.





Exceptionnelle diversité dans un musée

C'est le plus vieux musée indonésien et sans aucun doute le plus intéressant. Aménagé en 1862, le musée abrite une riche section ethnographique illustrant la diversité de l'archipel, mais aussi une très belle collection de céramiques chinoises datant de la dynastie Han (de 300 avant J.C. à 220 après J.C.). La cour du bâtiment abrite quant à elle statues et bas-reliefs hindo-bouddhiques de toute beauté. A l'étage, une salle du trésor renferme bijoux, vaisselles, et kriss, célèbres poignards javanais à lame incurvée. Partie intégrante des costumes de fête et de cérémonie revêtus par les hommes, il est aussi porté par les gardes du palais de Jogjakarta.





Le musée national, comme si vous y étiez, à 360°



C'est l'art hindou-bouddhique qui tient la vedette dans la cour intérieure du musée.

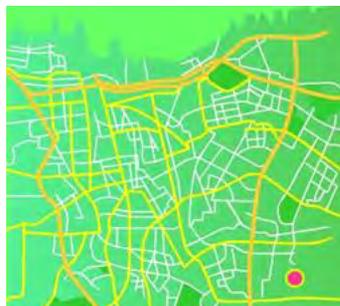
Jakarta entre traditions et modernité

La capitale de l'Indonésie a connu une transformation radicale au cours de la dernière décennie et s'est vite couverte de gratte-ciel, riches hôtels, centres commerciaux de luxes et ponts routiers. Cette nouvelle image d'une ville résolument tournée vers le progrès et les affaires cohabite volontiers avec les vieux vestiges de la cité, érigés pour célébrer la grandeur du pays et du peuple indonésien.





Les nuits jakartanaïses mettent les sens en éveil



Les nuits jakartanaïses sont le reflet de la cité, excessives et contrastées. Et il faut bien plus d'une nuit pour que les candidats à la nuit blanche épuisent les mille et un plaisirs offerts par la cité. Plaisirs du ventre, des yeux ou des oreilles, il se passe toujours quelque chose à Jakarta, la ville qui ne dort jamais... ou presque.



Les plaisirs du palais



Corps à coeur et fantasmes à gogos



Les chaudes nuits de Jakarta



Mélopées orientales à l'indonésienne



La nuit sur Jakarta, comme si vous y étiez et à 360°

Les plaisirs du palais



En Indonésie, la gastronomie se conjugue au pluriel. D'un bout à l'autre de l'archipel, d'une région à l'autre, voire d'une vallée à l'autre, c'est la multitude de goûts et de couleurs qui caractérise le mieux cette cuisine, sans parler des apports extérieurs variés que le pays a su intégrer tout en conservant son identité. Il en est ainsi des épices, introduites par les marchands arabes et indiens ou de la culture maraîchère développée par les Hollandais. Reste le riz, que l'on doit aux Chinois, et qui, quel que soit son accompagnement, règne en maître du matin jusqu'au soir sur toutes les tables indonésiennes. À Jakarta, presque toutes les saveurs connues dans le pays ont droit de cité. Festival de goûts, la ville propose aussi une multitude de façons de manger, seul ou à plusieurs, dehors ou dedans, en toute simplicité ou en grande pompe. Le soir venu, c'est à un premier rendez-vous qu'invite la capitale, où la convivialité nourrit autant que les plats consommés.



Le Warung dans tous ses états



'est beau, 'est bon mais parfois... ça pique

Le Warung dans tous ses états

C'est un peu avant la tombée de la nuit que les warung investissent les « trottoirs » de la ville : une table ou deux, quelques tabourets, un éclairage de fortune, le tout à côté du wok dans lequel, d'un warung à l'autre, viennent sauter riz, légumes, nouilles, viandes ou produits de la mer. Ces petites échoppes sont tellement nombreuses qu'on se demande comment les cuisiniers arrivent à « faire leur beurre ».

Secret de leur réussite : l'hyper spécialisation !

Si l'un est connu pour son nasi goreng (ou riz frit), un plat malais composé de riz agrémenté de légumes, de viande ou encore de crevettes le tout servi avec de la pâte de piment, son voisin le sera pour son nasi campur (riz frit aux variétés), et le troisième choisira de se spécialiser dans les sate, petites brochettes de viandes servies avec une sauce aux cacahuètes. Pas besoin de publicité, le bouche à oreille marche à plein régime et les warung ne désespèrent pas jusqu'à l'heure de fermeture, entre deux et quatre heures du matin.



C'est beau, c'est bon mais parfois... ça pique

Un archipel de 13 000 îles en pouvait que produire autant de saveurs. Un empire de mets et de sauces. La cerise sur le "gado" ... les prix imbattables bien sûr.



Serveuses et serveurs sont habillés en costumes traditionnels de Sumatra ouest...



... région où l'on cuisine le rendang, viande marinée jusqu'à trois jours dans des épices et du lait de coco.



Le gado gado est un délicieux plat jakartanais, salade de légumes divers (chou, soja, carottes, céleri, concombre) à la sauce d'arachide.



« Dua musim », les deux saisons, est un tout nouveau restaurant de Jakarta, spécialisé dans les produits de la mer



Chaque convive choisit ce qu'il veut manger dans d'immenses aquariums. Fruits de mer ou poissons, le tout est frais et cuisiné à la demande. Un vrai régal pour les yeux et le palais.





Corps à coeur et fantômes à gogos

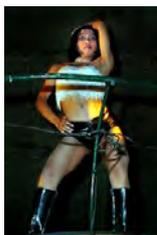
Les nuits jakartanaises restent fidèles à leur réputation : bars et discothèques se comptent par centaines et se remplissent tous les soirs et selon les endroits d'une foule éclectique qui va des jeunes étudiants fortunés aux cinquantenaires défraîchis sans oublier les nombreux expatriés en mal d'amour. Les propriétaires de boîtes de nuit ne s'y trompent pas. Presque tous proposent des shows plus ou moins chauds où de jeunes beautés dénudées et sexy font tourner la tête aux messieurs et parfois tomber en amour les plus sensibles. Petit tour d'horizon...





Les chaudes nuits de Jakarta

Jakarta n'a pas atteint, en matière de notoriété érotique, la réputation de Bangkok. La ville est néanmoins truffée de boîtes de nuit et de lieux sans équivoque pour les plaisirs interdits au regard de la morale musulmane. Il existe même des établissements qui comportent des salons où les prostituées sont disponibles pour le chaland qui passe... à croire que la censure n'a pas atteint le détroit de Malacca.



Mélopées orientales à l'indonésienne

Populaire par excellence, le dangdut, musique indonésienne sous influence arabe, indienne et malaise, se caractérise par des chants plaintifs interprétés sur des rythmes très marqués. Considéré longtemps comme de la variété, le dangdut fait depuis peu un tabac en Indonésie. On danse au rythme du dangdut dans de plus en plus de boîtes, y compris dans les plus branchées et cette musique ne devrait pas tarder à s'exporter, pour la plus grande joie sans doute des DJ du monde entier.



Au Tanamur, l'une des plus anciennes boites de la ville.

TV5



WWW.TV5.ORG/JAKARTA

Jakarta

La nuit sur Jakarta, comme si vous y étiez et à 360°



Les lumières de la ville, depuis le 32ème étage de l'Empire, l'un des nombreux gratte ciel de la mégapole

Ressources

Sélection de liens autour de Jakarta et de l'Indonésie

Carnets de voyage

Jakarta en 100 photographies

www.interlog.fr/candi/jakarta/jakarta.htm

Photographies et liens sur l'Indonésie

www-eleves.int-evry.fr/~ferrand/home.html

Un voyage en Indonésie effectué en 1999 : photos, cartes et informations pratiques

membres.lycos.fr/indonesia/

Le site d'Alain Woodey, réalisateur d'un documentaire sur l'Indonésie

mapage.noos.fr/mawo/indonesie/accueil.htm

L'Indonésie vue par les routards

www.routard.com/partir_destination.asp?id_destination=69

Tout pour être un touriste intelligent et cultivé mais en anglais

www.tourismindonesia.com/

Le tour du monde en solidaire de deux baroudeurs en bicyclette : carnet de route indonésien

www.banque-solidarites.com/actualites/tour_du_monde_solidaire/090702_carnet_13_tourdumonde.htm

Institutions

Le site de l'ambassade de France à Jakarta

www.ambafrance-id.org/

Celui de l'ambassade d'Indonésie à Paris

www.amb-indonesie.fr/

Pour tous les expatriés ou les candidats à l'expatriation en Indonésie

www.net-on-line.net/indonesie/

Faits et chiffres

Tout un site dédié à l'Indonésie, son histoire, sa géographie et sa culture

indonesie.singery.org/

Agriculture, culture ou religion : un véritable atlas de l'île de Java

www.ggr.ulaval.ca/ATLAS_J/Java.html

Regards sur l'Asie et l'Indonésie : rapide, clair et très efficace

www.mepasie.org/regards_asie/indonesie/index.htm

Médias

Jakarta Post, un quotidien en ligne et en anglais

www.thejakartapost.com/headlines.asp

Culture

La cuisine indonésienne à portée de tous

www.cuisindo.com/

Pour tout savoir sur les magnifiques marionnettes en bois du wayang golek, théâtre dont les origines remonte aux épopées hindoues du Ramayana et du Mahabharata

wayang.asurtech.com/

Le site de la belle Anggun, la plus indonésienne des chanteuses françaises

www.anggun.com/

L'art et la manière de jouer du gamelan en France

www.chez.com/gamelan/

Histoire du bahasia indonesia , la langue indonésienne

www.tlfq.ulaval.ca/axl/asie/indonesie.htm

Solidarité-Enfance

Le site de l'orphelinat Yayasan Emmanuel, créé par Emmanuel Laumonier à Bogor, accueillant 28 enfants.

www.emmanuel.or.id

AVEC LE CONCOURS DE
des Editions L'Harmattan
www.editions-harmattan.fr

Géopolitique



Armée du Peuple, Armée du Roi, les militaires face à la société en Indonésie et en Thaïlande d'Arnaud Dubus et Nicolas Revises. Editions de L'Harmattan et IRASEC, 2002

À quoi doit servir l'armée dans les grands pays d'Asie du Sud Est ? Pendant de longues années, la réponse donnée par l'Indonésie comme par la Thaïlande a été claire. Les militaires contrôlaient la vie politique, l'activité économique, et s'efforçaient d'assurer leur emprise à tous les niveaux de la société. Depuis 1992 à Bangkok et 1998 à Jakarta, les uniformes semblent de nouveau cantonnés à leur tâche traditionnelle de défense nationale. Mais ce mouvement est-il définitif et est-il même "naturel" dans des sociétés en pleine mutation ?



Indonésie : la nouvelle donne de Philippe Raggi. Edition de L'Harmattan, 2000

Que reste-t-il de l'Etat indonésien de Suharto ? Que reste-t-il de l'unité indonésienne ? Quels sont les foyers de tensions ? Qu'en est-il des différents conflits en cours ? Allons-nous vers une issue sanglante généralisée ? Sur quoi portent les réformes entreprises par le gouvernement ? Comment se présente la classe politique indonésienne ? Quels sont les enjeux et les acteurs majeurs ? L'armée acceptera-t-elle la diminution de ses prérogatives ? Enfin, l'Indonésie va-t-elle sombrer dans "l'islamisme" ? Autant de questions abordées dans cette esquisse récapitulative.



Indonésie : Chroniques de l'ordre nouveau, d'Alexandre Messenger, éditions L'Harmattan, collection Points sur l'Asie, 1999.

Après trente-deux ans d'un régime dictatorial mené, par le général Suharto, l'Indonésie se retrouvait exsangue économiquement. Quel est alors le choix de cet archipel dont le peuple est confronté à " l'unité dans la diversité ". Alexandre Messenger, pseudonyme d'un journaliste et écrivain d'origine française, spécialiste de l'Asie, pose la question de l'avenir de ce peuple, dont la vérité est à trouver.



Indonésie l'Orient de l'islam, Revue HÉRODOTE, n°88 Janvier 1998

L'immense État-archipel qu'est l'Indonésie, s'étend sur 4 000 kilomètres d'est en ouest aux abords de l'équateur et sera bientôt la troisième puissance mondiale, par l'effectif de sa population. C'est aussi le plus grand État du monde musulman et il occupe une place singulière : il en forme la partie la plus orientale, mais aussi la plus récente, puisque l'expansion de l'islam vers une civilisation déjà originale y date du XVI^e siècle. L'Indonésie et ses îles surpeuplées, situées au nord des immensités vides du continent australien, forment la façade méridionale de la " Méditerranée asiatique " où se déploie l'expansion chinoise. L'indonésie mène donc tout à la fois une politique anti-impérialiste en Asie du Sud-est et une politique expansionniste de peuplement aux abords de l'Australie, notamment contre les Papous de la très grande île qu'est la Nouvelle-guinée.

Guides de voyage



Indonésie, nord-est-ouest-sud, Guide Neos, Editions Michelin

"Immense archipel volcanique s'étirant sur près de 5 000 km, l'Indonésie est le territoire de toutes les surprises : jungle foisonnante de Sumatra, " hommes-fleurs de Siberut, temples majestueux de Prambanan ou marché bigarré de Jogjakarta, cérémonies funéraires du pays Toraja ou coraux irisés de Lombok, sans oublier Bali et ses processions chamarrées au milieu des rizières en terrasses, ni les " dragons " de Komodo ou les lacs aux tons changeants des cratères du Kelimutu... D'île en île, itinéraires et cartes vous conduiront à la découverte d'une mosaïque infinie de paysages et de peuples. Grâce à une large sélection d'adresses commentées, vous dénicherez le bel hôtel exotique, le simple " warung " où savourer un jus d'avocat, et le meilleur spectacle de marionnettes résonnant des échos du gamelan, dans l'air du soir chargé de parfums épicés ".



Indonésie, éditions Lonely Planet

"Sumatra, Java, Bali, Nusa Tenggara et Sulawesi, véritable kaléidoscope de peuples et de cultures, recèlent un patrimoine naturel extraordinaire. Ces cinq îles et archipels, les plus accessibles sont traités de manière exclusive et exhaustive dans ce guide indispensable ".

Des sites pour aller plus loin dans la lecture

Le site des Editions de la Découverte

www.editionsdecouverte.fr/

Ce site renvoie à des liens qui intéressent ceux que la géopolitique passionne.

Un des très bons éditeurs, à la suite de François Maspero, qui disposent de plusieurs revues sur le sujet, mais aussi en Sciences Sociales

Un Site personnel

perso.club-internet.fr/sudestas/Classe-Pays/Indonésie-Voyages-Guides.htm

Vous trouverez à cette adresse une bibliographie complète, toutes catégories confondues, sur les livres parus sur ce pays.